

LIEUX ET LIENS A BAHIA

Certains quartiers sont peuplés de plusieurs petits mondes relationnels qui prennent des noms de lieux précis comme références identitaires.

L'exemple du quartier Liberdade à Bahia.

par Michel AGIER,
anthropologue, ORSTOM.

Un espace urbain peut être défini de l'extérieur voire d'en haut, si l'on veut se placer dans la position du cartographe ou de la photographie aérienne. C'est de ce point de vue que sont tracées des frontières (imaginaires) de quartiers et que sont mises en exergue quelques caractérisations socio-morales externes, rappelant ces "régions morales" dont parlait Robert E. Park, l'un des fondateurs de "l'écologie urbaine" des années 1930 à Chicago (1). Quartiers mal famés de prostitution, quartiers ouvriers, quartiers ethniques (juif, noir, italien, haoussa, etc...), de nombreux espaces de la vie urbaine sont définis par des regards externes qui présupposent leur homogénéité interne.

FRONTIERES

Dans une ville comme Salvador de Bahia qui, durant ces dernières décennies, s'est beaucoup transformée et s'est retrouvée, au recensement de 1991, la troisième du pays avec plus de deux millions d'habitants, le quartier de Liberdade est perçu comme un des lieux de la tradition urbaine et d'attachement des habitants à leur quartier. Pour comprendre comment se construit cette espèce particulière d'identification sociale qui prend les noms de lieux comme marqueurs, il faut franchir différentes images et

frontières successives et repérer les petits mondes relationnels qui peuplent le quartier et lui donnent un sens pour ses habitants.

Démographiquement dense, le quartier de Liberdade compte aujourd'hui environ 130 000 habitants, principalement noirs et métis, distribués dans les diverses strates sociales basses et moyennes de la ville : travailleurs de l'informel, salariés de niveau inférieur des entreprises anciennes (port) ou plus récentes (pétrole, pétrochimie), chômeurs, lavandières et employées domestiques, etc. Il reçoit une première définition par le fait d'être situé du "mauvais côté" de la ville (cf. encadré).

D'une rue principale qui traverse tout le quartier sur un peu plus de deux kilomètres (l'Estrada da Liberdade) et qui sert pendant plusieurs décennies de voie de tramway reliant tout le quartier au centre de la ville, partent les entrées d'une vingtaine, au moins, de sous-quartiers. L'ensemble de ces espaces peuple un paysage tout en collines, bas-fonds, rampes et escaliers.

IDENTITES

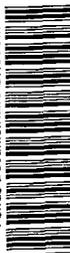
En se rapprochant progressivement de la vie du quartier, on s'aperçoit qu'il y a une alternance dans l'identification des habitants. Pour l'extérieur, ils se désignent comme habitants de Liberdade, connu dans la ville comme un quartier noir et prolétaire, peuplé et animé, attachant mais aussi craint et, pour certains, fermé. Antonio Carlos dos Santos Vovô, le leader d'un bloc de carnaval afro-brésilien fondé dans le

quartier, le Ilê Aiyê, déclare par exemple : "J'ai toujours été fier d'être de Liberdade. A l'époque il y avait le tram, ses lignes étaient classées par numéro. Liberdade c'est le numéro 8. Il y avait de la musique, et tout ça. Si quelqu'un t'embêtait, n'importe quoi, tu disais que tu étais de la ligne 8, de

LES DEUX COTÉS DE LA VILLE

Depuis la fin des années 1960, une distinction s'est progressivement opérée de part et d'autre d'une ligne imaginaire séparant la ville de Bahia selon un axe Sud-Ouest/Nord-Est (et non plus ville haute/ville basse comme par le passé) : d'une part, les anciens quartiers situés du côté de la baie sont les plus pauvres, les moins équipés en infrastructures urbaines, et ceux où réside très majoritairement la population noire et mulâtre. D'autre part, les quartiers récents qui, de près ou de loin, longent la orla (le bord de l'océan) autrefois excentrée et réservée à la villégiature balnéaire, et aujourd'hui consacrée comme le lieu de tous les projets de développement urbain. La population noire et pauvre s'y trouve logée dans quelques "niches" d'habitat informel (appelées "invasions"). Elle s'y trouve simplement de passage, c'est-à-dire travaillant (service domestique et métiers de rue) pour la population, principalement blanche et morena, des classes moyennes et hautes. Avec ses quartiers résidentiels et d'affaires, ses centres commerciaux, ses clubs de loisirs et lieux touristiques, le bord de l'océan attire, alors que le bord de la baie tend à repousser ceux qu'un peu de mobilité sociale peut faire rêver d'un cadre de vie plus enviable.

1) Voir Yves Grafmeyer et Joseph Isaac (eds), L'école de Chicago, Paris, ed. du Champ Urbain, 197, qui regroupe plusieurs textes fondateurs de l'écologie urbaine, et notamment le texte de Robert Park : "La communauté urbaine : un domaine spatial et un ordre moral" (1926), pp. 193-207.



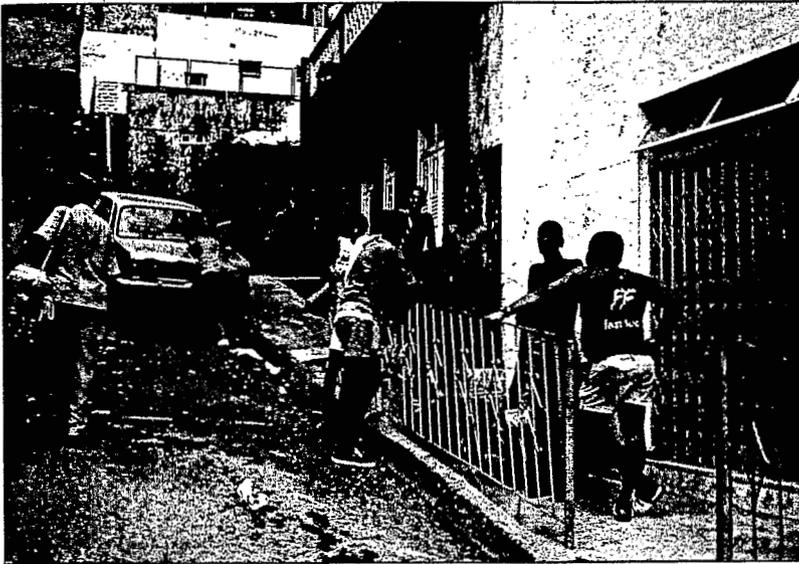


Photo Michel AGIER

Un bout de trottoir comme territoire, Liberdade, Bahia

Liberdade, et les gens te traitaient toujours avec un certain respect”.

C'est à cette dimension-là, celle d'une première identification contrastante, que se réfèrent les sentiments d'”être de *Liberdade*” chantés par exemple dans les sambas du bloc carnavalesque Ilê Aiyê, ou les interpellations du “peuple de *Liberdade*” ou de la “communauté de *Liberdade*”, dans une rhétorique identitaire locale/globale abondamment utilisée par les hommes politiques.

A l'intérieur de cette première limite, d'autres frontières imaginaires sont données par les noms et les limites des sous-quartiers ou rues de résidence. Certains sous-quartiers (englobant, selon les cas, de 2 000 à 5 000 habitants environ) sont associés à quelques traits spécifiques qui peuvent, à l'occasion, rejaillir en bien ou en mal sur l'ensemble de *Liberdade*. Le quartier devient alors, dans ce cas, une véritable “région morale”. C'est ce qu'on observe, par exemple, à propos d'une ethnicisation de *Liberdade* par une partie de sa population de couleur (cf. encadré).

Dans un autre registre moral, l'*Avenida Peixe* (située dans un bas-fond en forme de cul-de-sac) est identifiée comme le repaire des “marginiaux” du quartier. Ce stigmate peut être renforcé par les habitants des zones immédiatement voisines, pour autant

qu'une certaine réussite sociale les incite à se démarquer d'une image négative attribuée, de l'extérieur, au quartier *Liberdade* dans son ensemble. Cherchant à réserver cette image à une partie seulement du quartier, ils concentrent sur cette “région” toute la mauvaise réputation. On le voit dans le discours d'Eduardo, habitant d'un sous-quartier limitrophe de celui de l'*Avenida Peixe* (cf. encadré).

En passant enfin de la rue d'à côté à “ma rue”, l'analyse doit pivoter sur elle-même. Le lieu peut ainsi s'appréhender de l'intérieur, mais on ne parle plus alors de limite spatiale. En observant les relations, les réseaux et les itinéraires urbains des individus, il apparaît que chacun devient citadin à travers une série de médiations sociales. Celles-ci se présentent dans l'ordre relationnel directement accessible à l'observation ethnologique. C'est cette vie sociale qui définit l'usage de l'espace et démarque les frontières des quartiers, sous-quartiers, coins de rue et places de la ville.

LES AVENIDAS ESPACE DE TRAVAIL POUR LES FEMMES

Les relations sociales et les usages de l'espace urbain sont sensiblement différents selon qu'on adopte le point de vue des hommes ou celui des femmes.

MARQUAGE DE L'ESPACE

Dans le quartier, la rue de Curuzu, est perçue comme le noyau du mouvement noir dans la ville. C'est dans cette rue que se trouve le siège de l'association carnavalesque Ilê-Aiyê, fondée en 1974. Par la suite, le MNU (Movimento Negro Unificado) a également installé son siège régional dans cette rue, la rendant ainsi encore plus “ethnique”. Enfin, un autre bloc de carnaval afro-brésilien lié au Mouvement noir a élu domicile juste à côté, dans le même sous-quartier de Curuzu, dans une petite rue rebaptisée “rue Kingston” (du nom de la capitale jamaïcaine du reggae). En 1992, à l'occasion de la visite à Bahia de Nelson Mandela, la place principale du quartier (celle où se font les fêtes aux sons des rythmes afro-brésiliens) reçut le nom du leader noir sud-africain. Au fil de ces installations et de ces nominations, l'espace s'est trouvé de plus en plus marqué et finalement “territorialisé”.

LA RUE D'À CÔTÉ

Ouvrier salarié et jeune père de famille, Eduardo vit dans un appartement de deux chambres loué à quelques mètres de la maison paternelle où il est né ; en 1993, cinq ans après l'entrevue relatée ci-dessous, il n'était plus ouvrier mais chauffeur de taxi et il habitait toujours au même endroit :

“Je n'ai pas encore déménagé parce que je n'ai pas encore trouvé un lieu adéquat où habiter. Parce que je n'admets pas qu'on aille payer moins cher pour habiter dans un mauvais milieu, qui n'est pas le sien. Par exemple : je trouve une maison à Pero Vaz, là-bas dans la baixada do Pero Vaz [autre nom pour Avenida Peixe], mille cinq cents cruzados, deux chambres-séjour-salle de bain. J'achète. Très bien. C'est à moi. Mais je crois que je n'aurai pas fait une bonne affaire parce que je vais vivre avec les marginaux. Ma famille et moi ne serons pas en sécurité. Parce que je sais que là il y a beaucoup de marginaux. Mes filles ne vont pas pouvoir rester dans la rue, elles n'auront pas de liberté. Elles seront comme des personnes élevées en prison, elles deviendront des enfants révoltés. Alors, ça ne donnera que du mal, que du mal... Et à partir de là, la marginalisation. Alors je n'ai pas envie d'aller dans un endroit de ce genre”.

Moralisatrice, cette diatribe contre une rue d'à côté s'explique aussi par le fait que celui qui parle est un des leaders de la vie des turmas (bandes) locales. On peut penser qu'il exprime là une hostilité assez classique à l'égard d'une “zone” voisine.



Photo Milton GURAN

L'entrée d'une avenida, Bahia

La culture familiale forme la toile de fond des échanges quotidiens dans le quartier. Aux relations strictement familiales, s'ajoutent un ensemble de liens qui leur empruntent les mêmes valeurs et parfois les mêmes termes. Outre les liens de compères et commères, parrains/marraines et filleuls, établis par le baptême des enfants, et qui engagent, en grand nombre, parents et non-parents du voisinage, d'autres relations font un usage géné-

reux, métaphorique, des termes de parenté. Socialisées dans l'esprit de la protection et de l'entretien de la maison et du groupe domestique, les femmes jouent dans ce cadre un important rôle d'intermédiation. C'est particulièrement le cas dans le choix des parrains et marraines de leurs enfants (cf. encadré).

Cette compétence spécifique des femmes est définie dans la division des

rôles familiaux (2) Elle explique aussi la manière dont elles occupent l'espace du quartier. Leur concentration dans l'univers domestique se traduit par une présence marquante dans les ruelles et impasses du quartier (appelées *avenidas*). C'est leur principal lieu de vie : elles y ont leur maison, les maisons des amies, commères et parentes, le couloir extérieur et les seuils de porte où l'on se rencontre et bavarde, le fond de l'*avenida* où l'on lave et étend le linge. Contrairement aux hommes, l'*avenida* est aussi un espace de travail pour les femmes : cela concerne l'entretien de la maison d'abord, mais aussi leur travail rémunéré (lavandières, couturières, cuisinières, etc...). Le quotidien de l'*avenida* est donc féminin. Des amitiés se nouent, des rivalités apparaissent, dans la convivialité quotidienne, les échanges de services, les relations entre les enfants qui vont d'une maison à l'autre. Ce domaine relationnel et résidentiel féminin est aussi le lieu où les femmes vont trouver des parrains et marraines qui vont renforcer la famille, comme on l'a vu plus haut.

Mais leur aptitude à l'activation de réseaux les fait, à l'occasion, se détacher du cadre spatial du quartier qui environne les *avenidas*. De fait, en temps ordinaire, si l'on voit les femmes sur la place principale et dans les rues du quartier, c'est parce qu'elles conversent à l'entrée des *avenidas*, et plus souvent parce qu'elles y passent (ou attendent le bus) pour rendre visite, hors du sous-quartier, à une parente ou une cliente. Leur espace urbain se définit donc par un ensemble dont les trois termes clés pourraient être : l'*avenida*, la famille et les réseaux. Le discours localiste, s'il s'appuie sur l'existence de réseaux et d'une culture familiale partagée par tous, est plutôt le fait des hommes.

L'EMPRISE FAMILIALE DES FEMMES

Le parrainage des enfants est une forme de protection valable pour toute la maison, et pas seulement pour le (ou la) filleul(e). Cette relation est créée, généralement, lorsque la famille nucléaire, dans sa phase de constitution, a le plus besoin d'appuis. On peut distinguer deux fonctions de cette pratique : l'une, que l'on a appelé hyper-parenté, est un renfort stratégique de certains des liens familiaux existants ; la seconde est une fonction de quasi-parenté, consistant à compenser un déficit de parenté (pas assez proche ou peu efficace) par le rapprochement institutionnel de voisins, collègues de travail ou amis. La première de ces formes représente environ le tiers des baptêmes et la seconde les deux tiers (données d'une enquête approfondie dans une ruelle du quartier Liberdade). Etudiant dans la même enquête le cadre relationnel où se trouvent les parrains et marraines, on a pu observer la forte prégnance du côté maternel. Plus important dans le choix des parrains parents (25,6 % dans les matrilineaires, 5,1 % dans les patrilineaires), il l'est encore dans le choix des parrains non-parents (41 % de relations du côté de la mère, 17,9 % du côté du père). Ces relations-ci, extra-familiales, proviennent des domaines principalement résidentiels pour la mère (voisinage de la ruelle et du sous-quartier) et professionnels pour le père.

2) Pour plus de détail, voir Michel Agier : "L'emprise urbaine : Famille, familialisme et modernité à Bahia (Brésil)", Cahier des Sciences Humaines, vol. 28, n°3, 1992, pp. 413-437, et "Pauvreté, culture et exclusion : la question du sens en anthropologie urbaine", Cahier des Sciences humaines, vol. 32, hors série (Villes du Sud), 1996.

LES TURMAS ESPACE DE LOISIRS DES HOMMES

Les hommes se retrouvent dans un second domaine de sociabilité, celui des *turmas* (bandes), ou groupes de pairs, particulièrement présents et visibles dans l'espace du quartier. C'est dans les *turmas* que circulent des informations sur les emplois ou les services de travail au noir. Mais elles sont surtout le cadre principal de l'organisation des loisirs : jeux de dominos, de dames ou de cartes dans les bars ou sur le trottoir ; sorties à la plage pour y jouer au volleyball ou au football ; organisation de sortie en car et pique-nique dans les plages éloignées du littoral ; organisation de groupes de quadrilles pour les fêtes de la Saint Jean ; formation de groupes de *samba* ou de blocs carnavalesques (cf. encadré).

Tout en incorporant quelques distinctions de prestige et de pouvoir qui renvoient à des insertions différentes dans les institutions de l'école ou de l'emploi, les membres des *turmas* cherchent à se créer des codes, des goûts et des frontières propres. On le voit avec l'abondance (et parfois l'éso-térisme pour qui n'en fait pas partie)

des surnoms systématiquement donnés aux personnes, aux bandes elles-mêmes ou aux équipes de football qu'elles créent. L'inclusion des femmes se fait à la marge du groupe, et elle concerne les "cousines et petites amies". Enfin, chaque groupe tend à se localiser dans un "coin" préférentiel du quartier : un bar, un coin de rue, le seuil de la maison d'un des membres du groupe, etc, qui devient son lieu de rendez-vous, de discussion, de jeu. Les liens et sentiments qui se reconstituent alors renvoient aux codes familiaux. Les valeurs qui se diffusent dans les relations du groupe sont issues de la vie familiale et domestique : fidélité, générosité, solidarité, honneur. Et, tout comme dans les familles, ces valeurs alimentent aussi bien des alliances que des conflits ; elles sont des impositions contraignantes autant que des solidarités bonnes à prendre.

Ces formes de sociabilité masculine produisent un attachement, voire une identification à des lieux que l'on peut appeler, à Bahia, la "zone" ("*pedaço*", littéralement "morceau"), le coin ("*canto*"), le coin de rue ("*esquina*"), le terrain ("*quadra*"), et enfin le quartier ("*bairro*"). Malgré une terminologie très "spatiale", il n'y a jamais, dans ces définitions de limite physique préci-

"Etre de liberdade"



Photo Michel AGIER

DE LA RUE AU CARNAVAL

Les groupes carnavalesques populaires sont des produits de la sociabilité des quartiers, et cet ancrage urbain provoque parfois des rivalités de quartier entre les différents groupes lors du carnaval. Le bloc carnavalesque Ilê Aiyê fut fondé en 1974 par des jeunes gens du quartier Liberdade. Au fil des ans, il a gagné à Bahia et dans le Brésil, la réputation d'un groupe politico-racial et culturel (un bloc noir et africaniste). En examinant la composition de la turma qui en fut à l'origine, on voit qu'il fut inventé dans un réseau de frères, cousins, beaux-frères, collègues d'école et voisins du quartier. La famille, l'école et le quartier sont ses ancrages sociologiques. Tout un petit monde de relations est décrit en quelques mots par l'un des fondateurs du bloc, Apolonio de Jesus : "La base [du Ilê Aiyê], c'était des personnes de Liberdade. Comme ça autour de la zone centrale, c'est-à-dire Curuzu. Tout par ici, la majorité était d'ici. Curuzu. Progresso. On n'était pas beaucoup de mecs. En réalité, la formation du Ilê s'est beaucoup faite par la famille. On était ensemble, on faisait tout ensemble. Alors, quelques mariages sont sortis de là. Trois ou quatre mariages, environ. C'était vraiment une affaire de famille, un petit ghetto. Un groupe plus ou moins fermé, où peu de gens étrangers au coin avait accès. Après d'autres personnes sont apparues, mais la coordination générale restait bien dans nos mains".

sément tracée. On y dénote cependant un certain goût pour une territorialité plutôt concentrée, centripète, et finalement une préférence pour l'identité. Les femmes, elles, circulent dans des espaces plus éparés : dans l'*avenida* de résidence ; d'une *avenida* vers l'autre ; ou le long des réseaux de parents, d'amies ou de clientes dans et hors du quartier. On peut alors se demander si, tout en partant de la culture familiale et de l'ancrage domestique, les femmes n'incarneraient pas, davantage que les hommes, les comportements centrifuges, médiateurs et ouverts sur les autres, qui caractérisent le mode de vie urbain.

en à MHP - 29 Mai 1996

Histoires de développement

EDITORIAL

Hommes et Espaces _____ P. 3
par Bernard HUSSON

KALEIDOSCOPE _____ P. 4

1. Caravane de paille, par Raymond Hati SAWADOGO
2. Retraite à Sonacotra, par Christophe JUSSAC
3. Nos montagnes montrent leur os, par Jacques N. JEAN
4. Nomades même en ville, par Mohamed L. AHMED SEYFER
5. Le voyage du compagnon, par Fabienne LAURES



NOMADES

SAHEL _____ P. 7
. Pasteurs nomades, vers un espace négocié ?
par André MARTY, IRAM

FRANCE _____ P. 12
. Fils du vent
par Alain REYNIERS, Ethnologue, Université de Louvain

BRESIL _____ P. 16 - ORS
. Lieux et liens à Bahia
par Michel AGIER, Anthropologue, ORSTOM

MIGRANTS

ISRAEL _____ P. 20
. L'année prochaine à Jérusalem
par Sylviane OLING, Ecrivain et journaliste

CHINE _____ P. 22
. Prospérité et migrations
par Jean-Louis ROCCA, Sinologue

FRANCE _____ P. 25
. Trajectoires d'intégration
par Frédéric BLANC, Sociologue, Centre d'études des rationalités sociales